

Le jour où Mobutu capitula sans combattre

Le 17 mai 1997, fatiguée par trop de dictature, Kinshasa s'offre aux forces de Laurent-Désiré Kabila. C'est la fin d'un long règne du maréchal Mobutu à la tête d'un pays alors appelé Zaïre.

RÉCIT

Les derniers jours qui précéderont le départ du président Mobutu, la chute d'un régime installé depuis 32 ans, je les ai passés à Brazzaville, sur la rive d'en face. Après la dernière rencontre organisée à Pointe-Noire, sur l'Outenika, où j'avais vu Nelson Mandela aider un Mobutu chanceux à s'engager sur la passerelle du bateau sous le regard impassible de Laurent-Désiré Kabila, tout était allé très vite : la Division spéciale présidentielle avait cédé sans combattre, le chef d'état-major zairois, le général Mayele avait été abattu, accusé par Kongolo, l'un des fils de Mobutu, d'avoir trahi et livré la ville, l'avion présidentiel, pris pour cible par des soldats furieux et impayés, avait emmené le président, son épouse et quelques rares fidèles à Gbadolite et de là au Togo...

Kinshasa se réveillait incrédule, regardant avec curiosité des soldats inconnus qui remontaient les avenues en longues files et demandaient aux passants surpris de leur indiquer la route.

Depuis Brazzaville, il n'y avait pas moyen d'embarquer, tous les transports sur le fleuve étaient provisoirement suspendus. Sur le quai cependant, le propriétaire d'un canot à moteur me proposa d'aller sur le fleuve afin, disait-il, de se rapprocher autant que possible de Kinshasa. Sans hésiter, je montai à bord, laissant derrière moi ordinateur et bagages, n'emportant, à toutes fins utiles, qu'une serviette blanche dérobée à l'hôtel.

Contrairement aux prévisions, le canot s'engagea hardiment sur les eaux grises et il avança vers la rive kinoise, disposé à m'y laisser débarquer.

« Amahoro », « la paix »

La berge était déserte. Seul un jeune militaire nous tenait en joue, plus attentif que vraiment menaçant. Sans trop réfléchir, brandissant ma serviette de bain blanche en guise de drapeau, je lui criai

« Amahoro » « la paix » en kinyarwanda. Il baissa aussitôt son fusil, me rendit la salutation et... me laissa passer. C'est à

pied, me faulant jusqu'au boulevard du 30 juin, que je pénétrai dans un centre-ville désert, étonnement calme. Le long des grandes artères, avançant en colonnes, des soldats maigres, sans insignes sur leurs uniformes et chaussés de bottes noires, progressaient calmement, acceptant en silence l'eau et le pain que leur tendait la foule. Etrange libération que celle-là, dépourvue de cris, d'ovations, de liesse populaire. Parfois au coin des rues, on découvrait des soldats à taille d'enfants, qui se reposaient la tête appuyée sur leur fusil ou qui, l'allure menaçante, escortaient leur *afande* (chef).

De tels vainqueurs surprennent par leur silence, leur discrétion, leur rigueur. Si quelques chefs embarquent les plus belles voitures dans des avions militaires, les sans-grade, eux, se montrent intraitables : ils tirent à bout portant sur les petits voleurs, n'hésitent pas à fouetter ou battre des pillards. Plus tard, de plantureuses Kinois circulant en pantalons moulants recevront des fessées ou des coups de fouet et les vainqueurs, moralistes d'un jour, leur ordonneront de reprendre leur pagne.

Convoquée à la première conférence de presse du nouveau pouvoir, dans une salle de l'hôtel Intercontinental, je partage la surprise des Kinois. Je reconnais certains des cadres politiques de l'AFDL (Alliance des forces démocratiques pour la libération du Congo) déjà rencontrés à Goma et Bukavu ou durant leur exil en Europe. Au lieu d'arborer un sourire triomphant, de se réjouir d'une victoire méritée, certains d'entre eux ont l'air emprunté, sinon gêné. D'autres, des Tutsis du Kivu, regardent l'assistance avec arrogance. De manière confuse, ils annoncent en même temps des élections, un « pouvoir à la base », promettent l'arrivée prochaine de Kabila, le « tombeur » de Mobutu et en attendant, confirment que les transports sont suspendus. Pas de ferries vers Brazzaville, ni d'avion pour où que ce soit. Les troupes belges et françaises qui attendent sur la rive d'en face resteront l'arme au pied, mes bagages ne suivront

pas (ni mon ordinateur, ce qui m'obligera à écrire à la main et à dicter d'interminables articles...)

Les Kinois, eux, sont prêts à fêter Kabila. Ils ne connaissent que de nom le vieux rebelle, qui avait si longtemps défié Mobutu depuis son maquis sur les

bords du lac Tanganyika et qui avait survécu grâce au commerce de l'or. Ils savent qu'il est devenu le porte-parole de cette étrange Alliance où des opposants congolais rentrés d'exil ont rejoint des troupes hétéroclites composées d'unités rwandaises et ougandaises précédées par des rumeurs de massacres, de soldats angolais présents depuis Kisanгани... Chacun sait que le fils de Kabila, Afande Joseph, fait partie de la nouvelle armée, mais il reste invisible.

« Discret comme un voleur »

Dès l'annonce de l'arrivée de Laurent-Désiré Kabila, des civils, par petits groupes, se dirigent vers l'aéroport, dans l'intention d'accueillir et de fêter leur nouveau chef. Mais c'est de nuit, après trois jours d'attente, que le tombeur de Mobutu arrivera à Kinshasa, enfermé dans une voiture blindée, dissimulé derrière des vitres fumées. « *Discret comme un voleur, sinon un imposteur* », jugeront aussitôt les Kinois déçus. Lorsqu'après trois jours, une première rencontre sera organisée avec Étienne Tshisekedi, l'intraitable adversaire de Mobutu, le héros local ne mâcha pas ses mots : « *Pour être accepté, vous devez vous débarrasser de ces étrangers qui vous entourent...* »

Dès le départ, les termes du malentendu étaient posés : le nouveau pouvoir était perçu comme étranger et il faudra des mois à Laurent-Désiré Kabila pour s'émanciper de la lourde tutelle de ses alliés, qui ne voyaient pas en lui le président de tous les Congolais mais le simple porte-parole d'une entreprise régionale visant à mettre l'immense Zaïre sous la tutelle (économique sinon politique...) de ses voisins. Lorsqu'un an plus tard, fin juillet 1998, Kabila se décida enfin à congédier les troupes rwandaises, la deuxième guerre du Congo commença : moins de 48 heures plus tard, les soldats rwandais retraversaient

la frontière à Goma... La spirale des malheurs faisait une nouvelle boucle... ■

COLETTE BRAECKMAN

éclairage Du « Léopard » à Kabila, en passant par Machiavel

Que de différences entre Joseph-Désiré Mobutu et Joseph Kabila ! Les origines, la filiation idéologique, le caractère. Alors que le premier, orateur de talent, a longtemps réussi à conquérir les foules par son sens des formules, son humour, sa dégaine, le second est le « maître du silence » ; cachant le fond de sa pensée, il calcule à long terme... Mobutu, tirant profit de la guerre froide, a longtemps fondé son pouvoir sur l'appui des Occidentaux alors que Joseph Kabila n'a pas hésité à ouvrir son pays aux Chinois et aux autres partenaires, sans oublier les alliés africains omniprésents. Avec lui, le Congo, ce coffre-fort longtemps chasse gardée des Belges et des Américains, s'est ouvert au monde, pour le meilleur mais aussi pour le pire.

Apparemment, tout sépare le « Léopard » qui recourut à l'au-

thenticité pour forger une identité nationale et mit en œuvre le culte de la personnalité, de l'homme discret, inoffensif en apparence, mais qui frappe en silence et, calmement, élimine ou discrédite un à un rivaux ou adversaires. Au début cependant, le désir de reconstruire le pays était identique : Mobutu, après les rébellions, voulait réunifier un Congo devenu Zaïre, le doter d'une conscience nationale et ses rêves s'incarnèrent dans des constructions aussi grandioses que sur-dimensionnées. Joseph

Kabila aussi, héritant en 2001 d'un pays divisé par la guerre, pillé, détruit, voulut reconstruire, bâtir un Etat de droit, faire entrer son pays dans la modernité... En 2001, comme au début du règne de Mobutu en 1965, tous les espoirs étaient permis, un géant reprenait vie au cœur de l'Afrique...

Le temps a fait son œuvre

Mais dans les deux cas, le temps a fait son œuvre, implacable : si Mobutu lisait Machiavel, Kabila, visiblement, s'est inspiré de... Mobutu ! Aujourd'hui comme hier, la classe politique s'enlise dans des « dialogues », les bons offices de l'Eglise catholique (M^{gr} Monsengwo hier, la

conférence des évêques aujourd'hui), tournent court, des membres de l'opposition sont invités à participer au « partage du gâteau »... Alors que l'isolement international s'accroît, le pays, après une croissance prometteuse et mal partagée, replonge dans la crise. Les entourages aussi commencent à se ressembler, quand ils ne sont pas les mêmes : d'anciens mobutistes recyclés, forts de toutes les « ficelles » du passé, des faucons, des flatteurs qui omettent de dire au « chef » qu'il est nu, qu'il est seul, que la

population est déçue. Et que dire d'une armée divisée, des hiérarchies parallèles, de l'application implacable de la vieille recette « moi ou le chaos », semer la violence pour être le seul à pouvoir y mettre fin, entretenir le désordre pour rendre impossibles les consultations populaires...

Au Congo, même la mort a des allures de déjà-vu : la dépouille de Mobutu attend toujours au Maroc, tandis qu'enfermée dans une morgue bruxelloise, la dépouille mortelle d'Etienne Tshisekedi a fait l'objet de marchandages honteux.

En 1996 cependant, alors que tout semblait bloqué, l'impenable survint, une guerre venue d'ailleurs. L'histoire, avec ses différences et ses similitudes, mériterait d'être lue et méditée jusqu'au bout. ■

LE LIVRE

Ascension et déclin d'un géant

En vingt ans, l'histoire a le temps de faire son œuvre et elle seule donnera à Joseph-Désiré Mobutu sa juste

dimension. L'imposante biographie dressée par Jean-Pierre Langellier, ancien journaliste au *Monde*, retrace, de manière exhaustive, l'extraordinaire parcours du fils de Mama Yemo, couturière, et d'Alberic, cuisinier chez les bons

pères. Le journaliste français, qui s'abstient de tout jugement et s'en tient aux faits, scrupuleusement rapportés, ne conclut pas, ne se demande pas quel est l'héritage que Mobutu a laissé à son peuple. Il préfère, au fil

d'une solide documentation et d'innombrables références, retracer avec brio l'ascension puis le déclin d'un homme qui, honni ou adulé, marqua durablement son pays.

C.B.



MOBUTU

JEAN-PIERRE
LANGELLIER

Ed. Perrin, biographie,
450 pages